

III - La Forêt

*Les feuillus : acacia, chêne, châtaignier, peuplier, orme...
La pignada : histoire, façons culturales, ennemis des pins,
gemmage, industrie de la gemme, carbonisation, papete-
rie, politique de régénération.*

Notre climat océanique tempéré favorise l'ensemencement naturel et la croissance des arbres qui trouvent presque toujours assez d'humidité pour protéger leur "jeune enfance". Aussi, malgré les nombreux défrichements opérés au cours des siècles passés et même en ce moment (Ardennes, Peyragué), le domaine forestier ne cesse d'augmenter. Dès qu'un pré est abandonné, une vigne laissée en friche, bien vite apparaissent, selon la nature et l'humidité du sol, selon les espèces voisines, les chênes, les châtaigniers, les acacias, les saules, moins facilement les pins. Au cours de mes promenades, j'ai pu reconnaître, par places ou en habitat dispersé, la plupart des essences propres aux régions tempérées.

L'acacia (*robinia pseudacacia*) est une papilionacée vivace. Ce bel arbre, souvent droit comme un i, se couvre au printemps de grappes de fleurs blanches, odorantes et mellifères. Il demande un sol léger, frais, profond et perméable. Venu d'Amérique du Nord, introduit en France en 1601, il s'est propagé dans notre région grâce aux efforts



de deux Bordelais, MM. Ballan et Bergeron. Il peut être bouturé mais il se reproduit plus facilement par recépage et grâce à ses longues racines superficielles qui donnent naissance à de nouvelles tiges. Nous appelons les jeunes "acacières" "des cotons", je ne sais pourquoi. La croissance est rapide et on peut procéder à l'abattage au bout de 20 à 25 ans, après un ou deux éclaircissements. Son bois jaune, lourd, nerveux, durable convient pour le charonnage, la carrosserie, certaines parties de meubles ; c'est aussi un très bon bois de chauffage, presque aussi prisé que le chêne. Mais on en fait surtout des piquets de clôture et des échelas de diverses grosseurs et longueurs pour la vigne. Son domaine, fort d'environ 500 hectares, se situe au nord (Paradjots, Nougueyraout), au nord-est (les Listres, le Sable), à l'est (Sabla, Assimats, le Tauzin) au sud-est (Bragot, Bouriet, Saubois). Des camions venus de Bordeaux, de Libourne, des Charentes même, emportent les piquets façonnés par quelques ouvriers locaux qui débitent les arbres, soit pour leur propre compte, soit à moitié avec le propriétaire. Ce commerce d'acacias, jusqu'ici assez prospère, se trouve en concurrence avec quelques essences imputrescibles des régions équatoriales.

Le chêne, roi superbe des forêts, a perdu son importance d'antan. Très utilisé autrefois pour la construction des charpentes, pour la fabrication des futailles et des meubles, il ne donne plus qu'un excellent bois de chauffage qu'affectionnent les Bordelais. Aussi les chênaies sont négligées : les arbres, au hasard, se glissent entre les pins, garnissent les bordures, les talus des chemins, car ils sont robustes, se

sèment facilement et se recèpent bien, malgré les attaques virulentes du mildiou. Le chêne pédonculé (*quercus pedunculata*) a les glands au bout d'une longue tige et les feuilles sans pétiole ; il est de loin le plus répandu. Le plus gros se trouve au Merle, non loin de la fontaine de Saint-Cricq ; les Ouintines, les Listres comptent aussi de très beaux spécimens. On trouve également des chênes tauzins (*quercus tozza*), moins vigoureux, facilement identifiables grâce à leur feuillage blanchâtre ; leur bois excelle pour le tannage. De superbes chênes d'Amérique, au feuillage rougissant à l'automne, ont été semés par-ci, par-là (Ouintines). Un chêne rouvre (*quercus robur*) aux feuilles pétiolées, croît au bord de la côte de Gougeon. Etant écolier, j'avais découvert un chêne-liège au Roy, il existe toujours mais n'a guère profité.

Le châtaignier, arbre magnifique lui aussi, surtout à la floraison, a vu sa culture abandonnée, ses fruits n'ayant plus de valeur dans notre région. Les châtaignes ne servent plus à nourrir les porcs, ni à suppléer, durant deux ou trois mois, le pain si précieux chez les pauvres d'antan. Le bois lui-même n'est plus utilisé pour la fabrication des barriques de transport ou la confection des cercles ; mis au feu d'une cheminée, il "pétille" dangereusement. Aussi les quelques cépées qui subsistent encore au milieu des chênes (Tuilerie, Bousquet, Capin, Ouintines, Mata) ou parmi les acacias (Peyragué, Listres, Bouriet, Mourlet, Saubois) n'intéressent plus que les chercheurs de cèpes.

Quelques plantations de peupliers carolins ont été effectuées dans des endroits humides : bords de la Gargalle, Mou-

niche, Ountines, Baches, Hountettes... Ce sont de beaux arbres, très droits, à croissance rapide. Leur bois blanc, léger, très apprécié pour la caisserie et l'emballage, se vend sans aucune difficulté.

L'orme champêtre, l'espèce la plus répandue ici, se reconnaît à ses petites feuilles dissymétriques à la base. Ce bel arbre qui se plaît dans les sols profonds et un peu humides (bords de la Gargalle inférieure, anciennes carrières) donne un bois coloré, dur et élastique à la fois, se conservant bien sous l'eau, très demandé autrefois pour la charronnerie, la carrosserie et la construction navale ; certains troncs garnis de gourmands fournissent au déroulage la loupe d'orme, remarquable pour l'ébénisterie et la marqueterie. C'est aussi un bon combustible. Mais, en proie à la double attaque d'un champignon (*cératosmella ulmi*) et d'un insecte, le scolyte ravageur, les ormeaux dépérissent et meurent dès qu'ils atteignent une certaine grosseur.

Quelques charmes croissent en petites colonies au Mourlet, à Bouriet ; leur bois clair, lourd et dur, autrefois réclamé par les charrons, n'est plus qu'un excellent bois de chauffage. Des aulnes ou vergnes jalonnent le cours supérieur de la Gargalle. Dans les pineraies humides de la Grand'Lande, de Barret, des Juncardes, on aperçoit les troncs blancs de quelques maigres bouleaux dont les feuilles légères frissonnent à la moindre brise.

Ceux qui aiment la nature et la solitude pourront découvrir, au cours de leurs promenades dans les bois quelques spécimens de sorbiers aux fruits ronds ou piriformes, des

alisiers aux baies recherchées par les grives, des noisetiers improductifs, des variétés sauvages de pommiers, de cerisiers et de pruniers (ces derniers appelés improprement merisiers).

La pignada illadaise forme la frange orientale de l'immense forêt des Landes et de ce fait, elle n'est pas aussi homogène qu'au centre du massif. Dominante dans la partie occidentale de la commune, elle avance une dent vers l'est par le Basta, Mathé et Maumusson jusqu'à la dépression sablonneuse qui touche Pujols (Menautère, Toutblanc). Presque partout, les parcelles de grands pins de place sont largement entrecoupées de taillis de chênes, de prés abandonnés que recouvrent peu à peu les ajoncs, les genêts, les nerpruns et de coupes irrégulièrement reboisées par voie naturelle. Cependant on voit de plus en plus des jeunes plantations bien alignées et vigoureuses. Cet ensemble disparate couvre la moitié de la commune.

Le pin maritime ou pin de Bordeaux est un arbre très rustique, se contentant de sols pauvres et sablonneux, mais assez profonds. Il peut atteindre une belle taille, 40 mètres de hauteur et 4 mètres de circonférence. Le plus beau spécimen de la commune se trouve vraisemblablement au nord du Basque, dominant quelques chênes espacés et montrant ainsi l'importance de l'air et de la lumière. Le pin, résineux

La pignada



à l'écorce brune profondément craquelée, aux fines aiguilles doubles toujours vertes, au pollen jaune surabondant transporté au loin par le vent, aux cônes ou "pignes" si décoratives, existe depuis fort longtemps dans la région. Les Romains, les Phéniciens même, y venaient chercher la résine et la poix. Pline a décrit les appareils servant à obtenir le "pisséliou" ou essence de térébenthine. Il est fort probable que la forêt couvrait tout le triangle Adour-Baise, Garonne - Océan à l'époque gallo-romaine. Mais au temps des invasions barbares de gigantesques incendies ont détruit le massif landais. Puis sont venues les luttes franco-anglaises, peu favorables aux paysans et à leurs cultures. Malgré tout, la pignada a survécu en quelques endroits. En 1468, le captal de Buch, seigneur de la Teste, autorise ses vassaux à "prendre gomme et à padouenter leur bétail". Au 16^e siècle, la résine est apportée aux ports de Boïos (embouchure de l'Eyre) et de Bordeaux. Elle est utilisée sur place dans les chantiers maritimes, le surplus est emporté par mer vers l'Angleterre, par la Garonne vers Toulouse et les pays méditerranéens. Au 17^e siècle, la forêt n'existe plus que sur le versant oriental des dunes et sur les « montagnes » de l'intérieur, soit à peine 200 000 hectares. Ailleurs, sur 900 000 hectares environ, c'est la lande rase, apparemment plate, sans écoulement possible des eaux pluviales. Marécageuse en hiver, pestilentielle en été, cette immense étendue apparaît aux contemporains comme le type de la désolation. Même en 1841, V. Gaillard parle « d'une peuplade sauvage dont les manières et l'attitude sont des plus bizarres. C'est sur cette terre ingrate, çà et là couverte de bruyères, d'ajoncs et de

bois de pins, que végètent plutôt que ne vivent trente bipèdes par lieue carrée ». Cette lande nourrit tant bien que mal quelques troupeaux de moutons que gardent des bergers malingres, rongés par les fièvres et la malnutrition. Une maladie endémique, la pellagre due à l'absence de viande dans les menus, y fait de grands ravages. Ces pauvres pasteurs, montés sur leurs échasses, calés par un long bâton, vêtus d'une peau de mouton (lou raouboun), coiffés d'un béret en feutre grossier, filent, tout en « gardant », la laine de leurs brebis. Ils pratiquent un écobuage intensif à feu courant qui grignote la forêt, mais qui fait pousser, sur la terre incendiée, une graminée fourragère, la « festuca duriuscula » proche de la fétuque ovine. Ces feux sont pourtant interdits ainsi que l'atteste une ordonnance du Parlement en 1705 : « La cour fait très expresses inhibitions et deffenses à tous pasteurs, gardiens de troupeaux et bétail et tous autres, de porter et mettre le feu aux landes, vacants communaux, bois taillis et de haute futaye, ny austres endroits, dans les campagnes et plat pays, comme aussi de porter avec eux aucuns instruments, pierres à feu, ny autre telle matière combustible, à peine de fouet pour la première fois et des gallères en cas de récidive. » Le problème posé par ces immensités incultes intéressait beaucoup de gens. L'intendant Mégret d'Etigny voulait faire défricher les landes par les vieux soldats, Beaumarchais par les déserteurs, les mendiants et les filles publiques. En 1840, 400 000 hectares étaient encore en friche. Alors des hommes lucides et courageux ont entrepris de transformer ces contrées déshéritées. Les frères Louis et Guillaume Desbieys, encouragés par le baron Charlevoix

de Villiers, ont planté des pins dans les dunes mouvantes en entourant les pieds d'un clayonnage protecteur. Leur procédé, mal connu et peu exploité, a été repris par l'ingénieur Brémontier qui l'a fait appliquer à grande échelle et en a retiré toute la gloire. Un autre ingénieur, Chambrelent, a trouvé un procédé de drainage simple et peu coûteux, très utile dans les régions marécageuses. Non contents du succès de leurs expériences, ces novateurs ont harcelé sans cesse les pouvoirs publics. Une loi du 19 juin 1867 oblige les communes à ensemercer en pins leurs biens, péguillères et padouens. La propriété privée suit. Le sol est progressivement assaini par le creusement de fossés peu profonds, par des plantations nouvelles, par des essais prudents et mesurés de cultures agricoles : seigle, mil, maïs, pomme de terre. Comme la guerre de Sécession (1861-1865) avait fait monter le prix de la résine, que des routes et des chemins de fer (Bordeaux-La Teste en 1841, Fature-Bayonne en 1855) désenclavaient la région, qu'en somme un terrain convenablement planté constituait une valeur sûre et que s'amorçait déjà le départ des campagnards pour les villes, le reboisement s'accrut à un rythme rapide. Les bergers frustrés protestèrent, la viande manqua, de nombreux incendies ravagèrent la pignada. Les élus locaux, notamment notre député Cazauvieilh, firent rapporter la loi de 1867. Pendant ce temps, la forêt des Landes était devenue une réalité. Elle nourrissait, grâce à son bois et à sa résine, une population clairsemée certes, mais saine et relativement aisée. En 1912, le litre de gemme valait 33 centimes or, soit 10 francs actuels, le mètre cube de bois de première catégorie 20

francs, celui de quatrième catégorie 9 francs; les prix actuels, compte tenu des nombreuses dévaluations intervenues par la suite, sont nettement inférieurs. Aussi bien la forêt est-elle délaissée depuis la première guerre mondiale, malgré une spectaculaire mais brève remontée de la résine (4,90 francs en 1926). Ce laisser-aller est particulièrement sensible à Illats où les cultivateurs s'intéressent surtout à la vigne, négligeant la richesse potentielle d'une pignada bien entretenue.

Pendant longtemps, le semis naturel a été le seul mode de reproduction ; les propriétaires faisaient confiance aux graines ailées tombées lors de l'abattage et à celles venues des pins voisins. La densité des plantations était très inégale, trop fournie dans les sols fertiles, clairsemée ou même nulle dans les endroits maigres ou humides. Puis on a labouré avant de semer à la volée. Maintenant, des engins mécaniques puissants effectuent tout le travail : débroussaillage de la parcelle, labour en plein ou en bandes selon le degré d'humidité du terrain, épandage d'engrais phosphaté (750 kg de scories ou 420 kg de phosphate naturel à l'hectare), enfin semis de graines sélectionnées sur des lignes espacées de 4 mètres environ. Dans les prés abandonnés, dans les lieux mouillés, il est préférable de planter de jeunes pins à 1,5 mètre de distance sur les lignes ; on a le choix entre des « fertil-pots » assez chers et des sujets à racines nues d'un maniement plus facile, mais d'une reprise plus aléatoire.

Au bout de 3 ou 4 ans, le semis doit être éclairci (un pied tous les 70 cm) et les interlignes débroussaillés. Un

second dépressage se fait lorsque les jeunes pins atteignent 4 à 5 mètres de hauteur ; leur écartement est porté à 1,5 mètre. Ces éclaircissements sont improductifs ; autrefois ils donnaient du « faissonnat » pour les boulangers, des rames pour les jardiniers, des échelas pour les vigneron. A 30 ans, les fûts mesurent presque un mètre de tour ; on en coupe une partie afin de ne laisser que les pins de place, soit 150 à 180 à l'hectare. Les troncs obtenus par ce dernier dépressage donnaient des poteaux de mine pour la Flandre, la Belgique et l'Angleterre qui en réclamaient de grandes quantités pour le boisage des galeries. Les plus droits, imprégnés d'une solution de créosote et de sulfate de cuivre, devenaient des poteaux télégraphiques. Tout ce bois était transporté par charrettes jusqu'à La Teste, Bordeaux ou les ports de la Garonne. Des bouviers de Labouheyre traversaient notre commune pour aller au port de Podensac ; ils emportaient des provisions de bouche pour deux ou trois semaines, les serrant dans l'« esclipot », un coffre de bois placé à l'avant sous le plancher de la charrette. La demande des mines étant tarie, les papeteries ont pris le relais ; elles achètent les billons dont le petit bout mesure au moins 10 centimètres de diamètre. Vers 60-70 ans, la croissance du pin diminue ; il faut abattre les arbres pour obtenir du bois d'industrie. Autrefois, les énormes billons, chargés et déchargés par le seul effort des hommes, allaient à l'usine sur des charrettes attelées d'une paire de bœufs. Ensuite, on utilisa le « bros », plus bas et plus commode, tiré par deux mules joliment harnachées, des bêtes sages et intelligentes dont la fine musculature ne laissait pas supposer une telle force.

Actuellement, les bruyantes tronçonneuses abattent les pins et les débitent avec une grande célérité. Des tracteurs tous terrains, munis de grues, vont chercher les billons dans la coupe et les déposent en bord de route sur d'énormes remorques.

En plus des résiniers dont je parlerai plus tard, la forêt faisait vivre une main d'œuvre peu nombreuse, mais variée. Des charbonniers passaient la belle saison dans les bois pour construire de grosses meules soigneusement recouvertes de mottes de gazon et qui fumaient doucement durant des jours et des nuits. Ce fut pour nous, écoliers, un émerveillement lorsque notre maître nous conduisit à Mathé pour observer une « charbonnière ». Le sol de la pignada fournissait inépuisamment la bruyère et l'« aoubitche » pour la litière du bétail. Des « Benaugeants » même, venaient en chercher de grandes charretées. Les coupeurs de « bruc » avec leur « daillot » alignaient péniblement 100 « camades » ou « pilots » dans la journée, juste assez pour charger un attelage. Revoyons aussi les bûcherons coupant d'énormes pins avec leur bonne hache et l'« arpent », une longue scie droite que deux ouvriers tiraient alternativement par de courts manches de bois fixés à chaque extrémité. Pensons aussi à ces scieurs de long que l'imagerie ancienne a popularisés et qui débitaient, à deux, à peine 30 planches par jour ; Illats en comptait une demi-douzaine vers 1800. Les scieries mécaniques, apparues quelques décades plus tard,

mirent successivement en marche la scie alternative, puis circulaire, enfin à ruban. Cette dernière, toujours en usage, peut débiter plusieurs milliers de planches par jour grâce à un chariot roulant et possédant une manivelle qui règle facilement l'épaisseur de la coupe. Au début, la plupart des scieries étaient volantes : une locomobile à roues porteuses était amenée près de la parcelle exploitée ; toute une tribu de bûcherons, hommes, femmes, enfants, s'installait là jusqu'à ce que le dernier pin fût débité ; puis on partait, laissant là les piles de planches et de grands tas de son et de débris que la machine n'avait pas brûlés. Au début du 20^e siècle, les scieurs, les écorceurs, les chargeurs gagnaient 88 francs par mois, les tronçonneurs 95 francs. Les usines, par la suite, se sont fixées en grand nombre dans la région. Illats a compté successivement deux scieries, celle de M. Mongie au Tausin, celle de M. Plantié à Mounic ; plus tard M. Muret a installé une petite fabrique de caisses et de palettes en bois de pin. La construction d'une scierie moderne à Bartot, près du Tausin est assez controversée. Depuis longtemps déjà, la machine à vapeur, avec son combustible gratuit, mais avec son chauffeur rétribué, a été remplacée par des moteurs électriques plus commodes. Mais comme l'important débouché des traverses de chemin de fer s'est tari, comme la politique de concentration industrielle sévit depuis la deuxième guerre mondiale, les petites usines ont disparu les unes après les autres ; il n'en reste que quelques unes dans la région.

On pourrait croire qu'un arbre n'a besoin d'aucun soin pour croître et s'épanouir : il n'en est rien. Outre les dépres-

sages successifs qui donnent air et lumière à la plantation, il faut procéder à d'assez fréquents soutrages qui nettoient et aèrent le sol et qui diminuent les risques d'incendie. Par ailleurs, le pin peut être attaqué par de nombreux parasites dont l'action prolongée serait très dommageable. L'hylobe ou grand charançon mord l'écorce sur tout le pourtour ; deux attaques dans l'année, en avril et août, peuvent être enravées par des pulvérisations de lindane. Le même insecticide combat le pissode ou petit charançon dont les larves tracent des galeries sous l'écorce. Un papillon, le dioryctria pond sur les blessures fraîches et sa chenille creuse des trous qui exsudent de la résine (« gemme de barbot ») ; un grand vent peut briser l'arbre à cet endroit. Des insectes xylophages, les bostryches, les xyléborus, les buprestes (surnommés richards à cause de leurs couleurs éclatantes) provoquent parfois quelques ravages. Des arbres-pièges où les femelles vont pondre, l'abattage et l'incinération des pins atteints limitent les dégâts. Des chenilles, la pyrale du pin, la tordeuse des pousses qui mord les jeunes tiges sur un côté et provoque leur mort ou leur déformation, sont assez communes. Mais la plus spectaculaire, sinon la plus dangereuse, c'est la chenille processionnaire. Durant sa seule journée d'existence, le papillon pond 300 œufs sur les basses branches des pins, au début d'août. Un mois après naît une chenille minuscule, jaune clair, à tête noire, qui ronge immédiatement la base des aiguilles. Peu à peu des nids soyeux se fixent aux rameaux du haut. Avant les froids, les chenilles se groupent, tissent des masses ovoïdes au bout des branches et, ainsi abritées, continuent à ronger. En mars, elles sont adultes, elles descendent et cheminent à la queue-leu-

leu en longues processions. S'enfonçant dans le sol d'un endroit ensoleillé, elles se chrysalident pour donner naissance à un papillon qui s'envolera au mois d'août. Les dégâts sont plus apparents que dangereux ; une pulvérisation de liquide contenant un bacille destructeur des chenilles s'effectue à la mi-septembre sur les zones les plus atteintes.

Des champignons attaquent aussi les pins : la rouille qui forme des pustules orangées sur les jeunes arbres ; le tramète, un polypore rouge orangé qui se fixe sur les vieux troncs et les souches ; la maladie du rond provoquée par le mycélium de deux champignons et qui s'étend en formant un cercle de pins morts ; on conseille de creuser un fossé autour de la partie atteinte.

Cependant le fléau le plus implacable de la forêt, c'est le feu qui, en quelques heures, peut anéantir des surfaces considérables. Ceux de ma génération se souviennent du terrible incendie qui, en 1922, ravagea la pinède de Cabanac à Illats. Bien plus horrible fut celui de Saucats en 1949 : un malencontreux contre-feu, une saute de vent firent périr 84 sauveteurs. Pour éviter de telles catastrophes, des pare-feux larges et bien orientés doivent être tracés ; ils pourraient recevoir des essences feuillues ou des cultures vivrières. De nombreuses pistes ont été créées, peut-être sans plan global préalable ; elles permettent en plus de la desserte de la forêt, une approche plus rapide des engins de lutte contre le feu. C'est en effet par la promptitude des secours que le danger a le plus de chances d'être écarté. Un corps de pompiers forestiers dont le siège est à Cabanac, a été créé

par décret du 28 mars 1947. Ces soldats permanents du feu, bien aguerris, connaissant la forêt environnante, possèdent un important matériel moderne et des tours de guet. Des réserves d'eau ont été construites à leur intention. La commune d'Illats en a financé deux de 60 mètres cube chacune, à la Roudère (limite d'Illats-Landiras-Saint Michel) et à Brouquet. Les dépenses de fonctionnement et d'entretien de la D.F.C.I. sont couvertes par des subventions de l'Etat, du département et des communes, du fonds forestier national et par un modique impôt payé par les propriétaires de surfaces boisées.

Pendant de longues années, le gemmage a constitué une ressource appréciable pour les sylviculteurs et a permis le maintien dans la lande de quelques familles de résiniers. Mais un produit américain dérivé du pétrole, le « white spirit », a par son faible prix de revient, détrôné l'essence de térébenthine et provoqué l'effondrement du cours de la gemme et le dépeuplement de la forêt. Evoquons cependant le résinier, « lou gémayre », ce pittoresque travailleur bien de chez nous, dont l'inlassable activité maintenait la vie dans la Lande. En janvier, c'est le purgage : un instrument tranchant, le « pourgaduy » enlève l'écorce ou « pétille » sans entamer le liber. Puis le gemmeur pratique une entaille horizontale dans laquelle il fiche une lame de zinc, le crampon ou « bire », placée à 20 centimètres du sol. Au-dessous, un pot en terre vernissée est soutenu par une pointe. Ce petit récipient, préconisé vers 1850 par un propriétaire bordelais M. Hugues, a remplacé avantageusement le « crot », un trou creusé dans la terre au pied du

pin et tapissé d'herbe et de mousse ; la résine qui s'y amassait était vite souillée de sable et de brindilles. En février, l'ouvrier prend son « hapchot » pour faire une care : il enlève de fins copeaux, les « gémelles », au-dessus du crampon, l'ouverture du pot étant couverte par une palette de bois. Par cette plaie, la sève suinte et s'écoule dans le récipient. Et jusqu'à la fin de l'été, une fois par semaine, deux fois même durant les grandes chaleurs, il ravive et hausse la care : c'est la pique. L'année suivante, le pot est haussé, la care aussi et cela pendant 5 ans. Le « rasclot », un hapchot muni d'un long manche, permet d'atteindre une hauteur de 3 mètres sans échasses ni « pitey ». En fin de saison, le gemmeur « barascle » : il racle la care pour enlever la résine solidifiée. Dès la troisième année, il ouvre une nouvelle care sur un autre côté du pin ; ainsi la gemme coule par deux entailles à la fois, ce qui n'empêche pas l'arbre de grossir. Au moment de l'abattage, on verra sur le tronc la trace de quinze ou vingt cares : c'est le gemmage à vie. On pratique le gemmage à mort 4 ou 5 ans avant la coupe des pins de place et aussi sur les « pétards », pins déjà gemmés mais destinés à un dernier éclaircissage : on ouvre 4 ou 5 cares à la fois.

Il faut environ un mois pour emplir un pot. Le résinier vide la gemme dans un seau généralement en bois, la « couarte », elle-même versée dans une barrique qui sera portée à la distillerie : c'est l'amasse. Le baras, moins pur, est récolté à part. C'est donc, pendant 9 mois, un travail incessant durant lequel le gémayre ne quitte guère sa forêt. Un couple de résiniers traite 5 à 6000 pins, soit 30 à 40 hec-

tares. Il en tire 25 à 30 barriques de gemme de 340 litres. Presque toujours, le travail était effectué en métayage ; le ménage avait pour lui 4500 litres environ. Les frais généraux (pots, crampons, barriques...) étaient supportés par le propriétaire. Lorsque la résine se vendait bien, le rapport pour l'un et l'autre partenaires était appréciable, d'autant plus que les accidents atmosphériques (pluie, grêle, gelée) n'avaient aucune incidence sur cette récolte que, seul, l'incendie pouvait anéantir. On évaluait le revenu annuel approximatif d'un ménage de résiniers à 900 francs or en 1912 (0,20 franc le litre), à 9900 francs en 1920 (2,20 francs), à 22000 francs en 1926 (4,90 francs), à 2250 francs en 1933 (0,50 franc) et 2500 francs en 1960 (0,60 franc). Ces chiffres montrent bien la décadence puis la misère des gémayres. Il n'en reste que quelques uns (250 à 300) travaillant surtout dans la forêt domaniale pour 3 distilleries seulement. Ils font 5 piques activées par un acide. Leur salaire mensuel approche les 5000 francs, mais l'Etat et la région doivent compenser la différence entre le prix de revient local et celui des produits importés. Notons aussi que ces résiniers payés au mois sont loin de fournir les 15500 litres qui leur sont demandés.

La gemme était acheminée autrefois vers des ateliers de distillation simples mais assez nombreux. Le dernier qui ait fonctionné dans notre région se trouvait à Landiras, lieu-dit de l'Estaminet. La première opération consistait à épurer la résine, plusieurs procédés étant alors en usage :

1 - on mettait la résine dans des fûts à fond percé exposés au soleil : ce qui s'écoulait formait la pâte au

soleil.

2 - on faisait fondre dans une chaudière, puis on filtrait à travers des paillons : c'était la pâte à la chaudière.

3 - on ajoutait de l'eau salée qui, plus lourde, allait au fond en entraînant les impuretés : la couche supérieure était la pâte de térébenthine.

Primitivement, la distillation se faisait avec un appareillage très simple. On remplissait la chaudière (cucurbite) de pâte, on chauffait et l'essence passait dans un serpentín traversant une barrique d'eau froide qui condensait la vapeur, soit 20% d'essence de térébenthine. Au fond de la chaudière restait la colophane (70%) qu'on vidait dans des rigoles de sable ou dans des moules larges et ronds qu'on exposait plusieurs jours au soleil pour obtenir une belle transparence. Le produit de deuxième catégorie mêlé au baras donnait un peu d'essence et du brai. Plus tard on a chauffé la cucurbite avec la vapeur d'eau d'une autre chaudière ; la distillation est continue, tout en restant aussi brève que possible afin d'obtenir une meilleure colophane. Actuellement, l'ensemble de la forêt landaise est desservi par 3 distilleries modernes qui ont traité dans l'année près de 2.800.000 litres de résine.

L'essence de térébenthine est un solvant très employé pour le dégraissage des étoffes et la fabrication des couleurs, des vernis, des cirages, des encaustiques. Elle rend plus souples, plus résistantes, plus siccatives les peintures dont elle est la matière première. Certains savons sont parfumés au terpinéol, un dérivé à odeur de muguet. Des médicaments

à base de terpine ont une action bienfaisante sur les bronches et sur l'appareil urinaire.

La colophane est utilisée dans la fabrication des vernis, des isolants électriques et surtout des savons. On l'emploie pour le calfatage des bateaux, pour le frotage des crins d'archet et comme réducteur dans la soudure des métaux. Elle est à la base d'onguents vendus en pharmacie.

Les brais servent à l'encollage des papiers d'imprimerie afin qu'ils ne boivent pas l'encre. On en badigeonne l'intérieur des fûts de bière pour éviter le contact du liquide avec le bois. Ils peuvent garnir les appareils fumigènes employés en agriculture contre les gelées printanières.

La carbonisation du bois est connue depuis longtemps. Nos ancêtres débitaient, fendaient les vieilles souches et les introduisaient dans des "hournaouts", des fours élémentaires qu'on allumait par le haut. Un stère d'« escail » produisait 30 litres de goudron et 230 litres de charbon. En 1667, Colbert avait appelé des ouvriers norvégiens pour relancer cette activité. Les meules construites dans les bois évitaient les frais de transport, mais elles exigeaient du temps, de l'adresse et ne produisaient que du charbon. Elles ont été remplacées par des carbonisateurs métalliques portatifs, plus commodes ; certains sont équipés pour recueillir les sous-produits de l'opération. Des usines fixes utilisent des cornues verticales en fonte ou des tunnels horizontaux pour obtenir, outre le charbon et le goudron, le vinaigre de bois dont on extrait l'acide pyroligneux, l'alcool méthylique, l'acé-

tone, etc... La distillation du bois de notre grande forêt mérite une plus large place. Elle débarrasse les parcelles de nombreux débris qui gênent avant de pourrir. Elle procure des produits nécessaires à l'industrie. Le charbon sain et léger peut alimenter, non seulement les cuisinières et les barbecues, mais aussi les gazogènes, à peu près abandonnés depuis la dernière guerre et qu'on pourrait perfectionner.

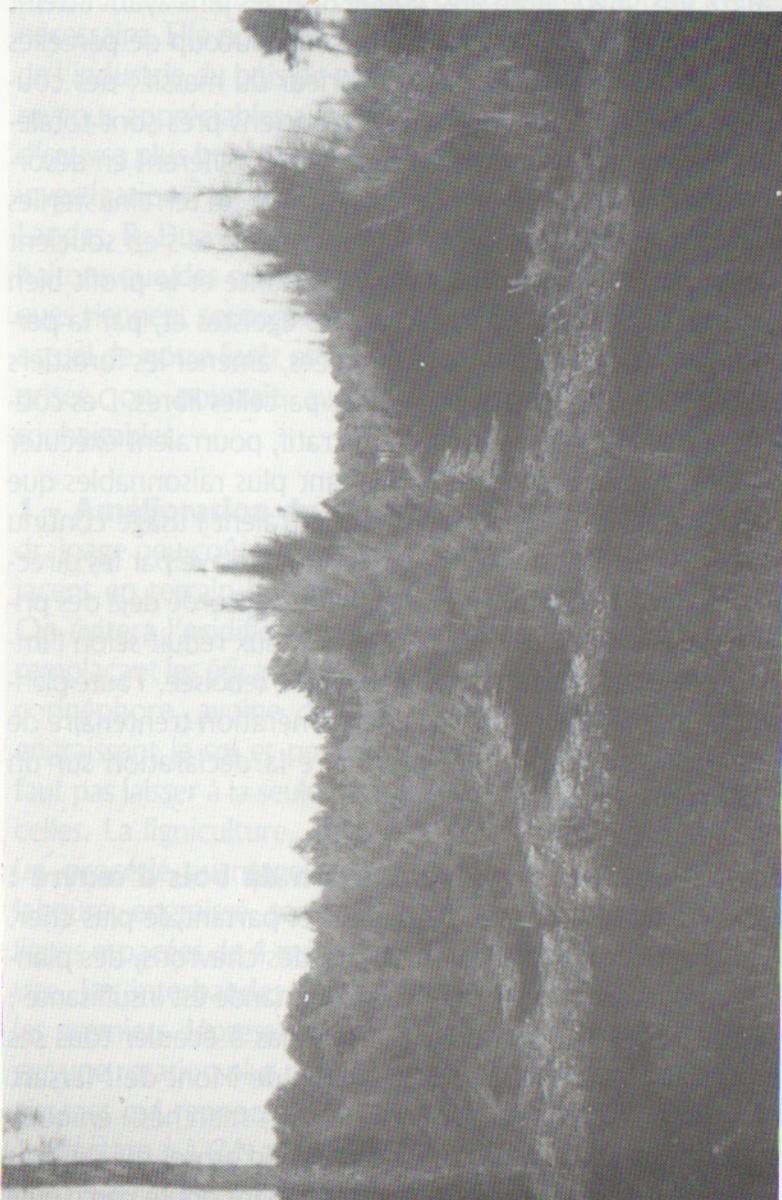
La vie moderne a donné et donne un formidable essor à l'industrie de la pâte à papier. Dès qu'a été trouvé le procédé d'utilisation des bois résineux à cet effet, de nombreuses papeteries ont été édifiées sur le pourtour de la forêt landaise : Bègles, Beautiran, Roquefort, Tartas, Mimizan, Facture. Les billons provenant des pins d'éclaircissage sont mécaniquement pelés, broyés, partiellement cuits et mélangés à divers produits chimiques en solution (carbonate de soude, sulfure ou sulfite de sodium). La pâte Kraft ainsi obtenue peut être utilisée telle quelle ou blanchie. Passant dans une suite interminable de machines, elle est égouttée, puis pressée, puis séchée, enfin enroulée sur d'énormes bobines. Le bois utilisé par les papeteries n'est pas payé très cher (20 à 30 francs le stère), mais c'est un appoint pour les sylviculteurs. Malheureusement, les bois et pâtes à papier importés des pays nordiques (Canada, Suède, Finlande...) reviennent à meilleur compte, malgré les frais de transport et de douane. Aussi quelques unes de ces belles usines ont dû cesser toute activité, au grand dam de la population locale. Il est tout de même assez anormal de savoir que nous possédons le plus grand massif forestier d'Europe et que nous devons importer la moitié de nos besoins en bois et pâte

à papier. Une nouvelle politique concernant la forêt s'avère nécessaire. Elle pourrait, par l'aménagement et l'extension de l'industrie du bois de pin et de ses dérivés, procurer des revenus appréciables aux sylviculteurs et nourrir une main-d'œuvre plus importante. A la suite de longues et précises investigations, une commission présidée par un député des Landes, R. Duroure, vient de déposer ses conclusions. Souhaitons que des orientations précises et des mesures pratiques viennent couronner ces travaux. Compte tenu de l'état actuel de notre forêt et de quelques recherches déjà entreprises, on pourrait avancer dans plusieurs directions souhaitables.

1 - Amélioration du sol et des plantations : par un drainage peu coûteux, on peut abaisser le plan d'eau sous-jacent en terrain humide ou le relever dans les sols secs. On évitera l'acidification et la podzolisation des terres en remplaçant les éricacées par des graminacées (fétuque dure, corinéphore, avoine de Thore) et des légumineuses qui engraisent le sol et peuvent nourrir quelque bétail. Il ne faut pas laisser à la seule nature le soin de repeupler les parcelles. La ligniculture, qui a pris un réel essor, paraît être un procédé avantageux. Dans un terrain débroussaillé, labouré, engraisé, semé de graines sélectionnées sur des lignes espacées de 4 mètres, les pins poussent mieux et plus vite. Les interbandes peuvent être nettoyées plus souvent, les premiers dépressages sont plus faciles. On peut envisager une rotation plus rapide de la végétation avec des éclaircissements qui rapportent : à 16 ans, on laisse 1200 arbres à l'hectare ; à 21 ans, 900 à l'hectare, à 26 ans, 700 :

à 32 ans, 500 : à 46 ans, coupe rase, les pins ayant atteint 120 centimètres de circonférence. Beaucoup de parcelles sont laissées à l'abandon à l'intérieur du massif : des coupes n'ont pas été renouvelées, d'anciens prés sont totalement négligés, des taillis improductifs prolifèrent en désordre. Il serait souhaitable de transformer ces terrains stériles en fûtaies résineuses ; mais les propriétaires s'en soucient peu, car la mise de fonds est importante et le profit bien lointain. Il faut chasser ces pensées égoïstes et, par la persuasion, par des aides bien modulées, amener les forestiers à repeupler convenablement leurs parcelles libres. Des coopératives autogérées, sans but lucratif, pourraient exécuter tous les travaux à des prix d'autant plus raisonnables que les grandes surfaces traitées permettraient l'usage continu des engins. Le fonds forestier national, relayé par les directions départementales de l'agriculture, accorde déjà des primes, des subventions ou des prêts à taux réduit selon l'importance de la surface convenablement reboisée. Toute plantation nouvelle bénéficie d'une exonération trentenaire de l'impôt foncier ; il suffit d'en faire la déclaration sur un imprimé fourni par la mairie.

2 - Vulgarisation et promotion du bois d'œuvre : c'est le matériau noble de la forêt et partant, le plus cher. Les scieries en tirent des madriers, des chevrons, des planches, des manches à balai. Mais la demande est insuffisante ; l'office national des forêts n'arrive pas à écouler tous ses lots dans les ventes de Bordeaux ou de Mont de Marsan. Les propriétaires bradent souvent leurs marchés : en quelques brèves tractations, ils se séparent d'arbres qui ont mis plus d'un demi-siècle pour s'épanouir. Sans doute parce qu'il



croît dans des sols peu fertiles, le pin passe pour un arbre de qualité inférieure. Jusqu'à ces derniers temps, les ouvriers du bâtiment les utilisaient seulement pour les charpentes, les planchers et pour les édifices secondaires, chais, étables, garages. Pourtant, s'il n'a pas la dureté, le grain et la splendeur du chêne, le pin donne des planches solides et joliment veinées, surtout s'il a été gemmé. Pourquoi ne pas l'employer davantage pour la fabrication de plinthes, d'escaliers, de meubles rustiques ? Un effort qu'il faut accentuer a été fait dans ce sens par la création d'expositions importantes et suggestives dans certaines grandes villes comme Bordeaux, Paris,...

3 - Agriculture et élevage : autour des hameaux et des métairies isolées, dans les coins les plus fertiles, sur les pare-feux, on peut cultiver du millet, du maïs, du tournesol, de la pomme de terre, des haricots et créer des prairies artificielles qui permettront un élevage rémunérateur : quelques vaches laitières de race rustique et surtout des moutons. Ces derniers, en dehors du revenu qui leur est propre (lait, laine, agneaux), contribuent au nettoyage du sous-bois ; leurs excréments engraisent le sol. Le poulet des Landes, au label déjà renommé, pourrait être vendu en quantités plus importantes et concurrencer la volaille artificiellement nourrie. Le goût et la santé des consommateurs y gagneraient beaucoup.

4 - Industries nouvelles : la biomasse ou production végétale due à la formidable énergie solaire n'est guère exploitée industriellement que dans ses effets fossiles :

houille, lignite, pétrole, gaz naturel. Par commodité, on a presque abandonné le chauffage au bois. Mais depuis la crise pétrolière, les mentalités ont changé. Les déchets des scieries et des papeteries sont agglomérés en boulets ou plaquettes facilement utilisables. De nouvelles chaudières voient le jour qui permettent l'emploi du bois avec chargement automatique ou presque. La masse des produits végétaux abandonnés dans les forêts est énorme : fûts déracinés par le vent, bois abandonnés à la suite des dépressages ou des coupes rases. Commencées en Provence, des expériences d'utilisation des débris végétaux se sont poursuivies en France, à Toulonne notamment, mais en nombre insuffisant. Sur une sole cimentée dotée d'un réseau de tuyaux remplis d'eau, on empile des végétaux pulvérisés, on tasse, on arrose et la fermentation commence. La chaleur dégagée procure assez d'eau chaude pour les besoins d'une ferme. De plus, le méthane formé dans le tas en décomposition est recueilli pour chauffer la cuisine. A la fin, il reste un excellent compost qu'on peut utiliser soi-même ou commercialiser. Un jeune chercheur de Labrit a mis au point un appareil capable de distiller les cimes de pins abandonnées dans les coupes. Tous ces résidus verts sont ramassés, amenés à l'usine, broyés et introduits dans le distillateur qui fournit des huiles essentielles très demandées par la parfumerie et la pharmacie. Les résidus sont compostés et leur vente facile contribue à la rentabilité de l'entreprise et à son développement.

5 - Le renouveau du gemmage : les poches plastiques agrafées à l'arbre puis envoyées à la distillerie paraissent avoir

fait leur temps, car elles sont jetées après un premier usage. Le problème à résoudre est celui des prix. Il existe une trop grande différence entre le prix d'importation (Chine, Portugal) et celui de la résine landaise. La collectivité doit payer la différence : 5,55 francs - 2,86 francs = 2,69 francs en 1984. Un contrat de plan Etat-Région, renouvelable tous les ans, cherche à maintenir le gemmage, à comprimer notre prix de revient trop élevé. On a pensé à une mécanisation du travail grâce à un robot qui effectuerait le labeur de plusieurs résiniers. On parle aussi de traiter les pins 3 ou 4 ans avant la coupe afin de concentrer toute la résine au bas de l'arbre. La première bille serait sacrifiée, mais par un traitement approprié, elle fournirait une importante quantité de gomme, sans gros frais de main-d'œuvre. Si aucun de ces projets futuristes n'aboutit pas, le gemmage landais est condamné à disparaître.